

Henri Guillemin : un « catholique protestant » ou un catholique qui proteste ?

Catherine Axelrad

La brève réflexion qui suit est de l'ordre du témoignage et se fonde sur deux éléments principaux : - les souvenirs, très vivaces et précis, mais personnels et donc sujets à caution, de mes nombreuses rencontres et discussions avec Henri Guillemin entre 1975 et 1991, en particulier au sujet du pape Jean-Paul II et de l'évolution constatée à Taizé. – ma lecture de *L’Affaire Jésus* et de *Reste avec nous*, à la lumière de mon engagement ministériel actuel dans l’Eglise protestante unie de France, que je ne représente pas ici à titre institutionnel et que donc ce témoignage n’engage en aucun cas.

Il faut avant tout souligner qu’Henri Guillemin est un homme d’avant Vatican II ; même s’il a aimé Jean XXIII et s’est beaucoup intéressé au concile, son engagement catholique s’est construit bien plus tôt et ne l’a pas incité, du moins à ma connaissance, à se rapprocher des communautés protestantes. On trouve aujourd’hui, au sein des « groupes œcuméniques » fondés bien après le concile et réunissant des chrétiens de confessions différentes, un certain nombre de catholiques venus expérimenter au contact du protestantisme une liberté de foi et d’expression qu’ils ont le sentiment de ne pas trouver dans leur propre église. Autant que je sache, cela n’a jamais été le cas d’Henri Guillemin, qui n’avait pas attendu le concile pour vivre sa foi catholique avec une grande liberté de conscience et de parole, dès son engagement de jeunesse dans le christianisme social, et qui a continué jusqu’aux critiques formulées dans *l’Affaire Jésus* et *Malheureuse Eglise*.

A ma connaissance, la seule expérience œcuménique qu’il ait vécue, et non des moindres, passe par Taizé, puisque l’achat par Henri et Jacqueline de leur maison de « La Cour des Bois », au début des années 1960, coïncide avec le développement de cette communauté fondée à quelques kilomètres de là par des frères protestants, à vocation d’accueil œcuménique. Je crois que dans un premier temps Henri Guillemin y a découvert, en particulier grâce à ses entretiens avec Frère Roger, une spiritualité protestante plus profonde

qu'il ne l'aurait imaginée. C'est Henri Guillemin qui m'a parlé de Taizé et conseillé d'y aller – mais il me parlait en 1977 d'après des souvenirs remontant déjà aux années 1960 : le souvenir d'une expérience de silence et de liberté dans la foi, « un approfondissement de soi-même »¹ - expérience que pour ma part je n'ai pas partagée quand je m'y suis rendue peu après. En 1990-91, l'avis d'Henri Guillemin sur Taizé était beaucoup moins enthousiaste - sans vouloir entrer dans des détails que je ne connaissais pas, ses propos exprimaient (avec son habituelle énergie) une certaine amertume, aussi bien personnelle que théologique, devant ce qu'il interprétait comme une forme plus ou moins malhonnête de récupération par l'Eglise catholique – notamment le pape Jean-Paul II -, d'une communauté et d'une forme d'accueil dont il craignait qu'elles soient et deviennent moins œcuméniques.

On aurait pu imaginer que son rejet de Jean-Paul II, et de tout ce qu'il interprétait comme un retour en arrière de l'Eglise catholique par rapport à Vatican II, inciterait Henri Guillemin à se rapprocher du protestantisme, ou du moins à s'y intéresser de près, ce qui n'aurait pas été difficile à un habitant de Neuchâtel (la Faculté de Théologie protestante de cette ville n'a fermé qu'en 2015, elle a formé de nombreux pasteurs et théologiens aujourd'hui actifs en Suisse comme en France et possédait certainement une très riche bibliothèque). Certes, *L'Affaire Jésus* (dont le succès inattendu est venu récompenser en 1982 les éditions du Seuil, qui avaient accueilli le *Bernanos* quand beaucoup voyaient en Guillemin un auteur « fini »), en particulier dans ses deuxième et troisième parties, peut paraître un brûlot et fait encore peur dans quelques paroisses du diocèse de Paris (alors qu'à sa parution le livre fut étudié avec passion dans certaines aumôneries de lycée). Régulant leur compte - aux dogmes dans le chapitre intitulé « Les obstacles » - à l'Eglise pécheresse, au service de l'ordre établi, dans « Et moi je vous dis », ainsi qu'au pape Jean-Paul II, comme il le fera une dernière fois dans *Malheureuse Eglise*, Henri Guillemin fait preuve dans le domaine de la foi chrétienne de son habituelle indépendance d'esprit, et surtout d'une totale

¹ *L'Affaire Jésus* (collection Points) page 140

authenticité. Mais si son affirmation « en dépit de tout, je reste et resterai membre de la communauté catholique »² paraît ici dictée par un souci de fidélité qui peine à convaincre, il me semble qu'elle correspond en fait à une certaine réalité. Henri Guillemin est catholique par sa pratique religieuse – en 1975, il m'a dit qu'il lui arrivait de « prier Jeanne d'Arc » - mais aussi par les références qu'il choisit pour justifier l'interprétation du texte biblique, découvrant et défendant avec le théologien catholique Charles Perrot³ la méthode historico-critique pratiquée depuis plus d'un siècle par les théologiens protestants. On trouve même dans *L'Affaire Jésus* une discrète attaque de la théologie du protestant suisse Karl Barth : « [Seigneur], Vous n'êtes point ce « *tout autre* » où certains vous emprisonnent »⁴. Et surtout, dans cette exigeante critique par Henri Guillemin de l'action du pape Jean-Paul II (et de nombreux autres papes et hommes d'église avant lui), il n'y a pas de place pour une remise en question de la fonction elle-même - ni même, me semble-t-il, de la structure pyramidale d'une Eglise dont il ne parle qu'au singulier, alors que la Réforme voit dans les Eglises l'émanation du peuple croyant, réponse communautaire et horizontale à l'appel du Christ adressé à tous.

Il ne s'agit donc pas de faire d'Henri Guillemin un protestant malgré lui, ni même un « catholique protestant », œcuménique avant l'heure - mais d'entendre l'espérance de ce catholique qui proteste et recherche l'étincelle en tous, en particulier en chacun de ceux dont il a étudié « la vie et l'œuvre » ; de relire *Reste avec nous* en nous demandant pourquoi ce récit se termine par un tel désir de convaincre (« Je te jure que je te mens pas et que je suis pas un piqué [...] tu peux me croire. Il faut que tu me croies ! »⁵) ; d'être reconnaissants pour l'authenticité de sa foi, c'est-à-dire de sa recherche, dans ses livres comme dans ses paroles, dans sa colère comme dans ses incertitudes ; et de reconnaître dans la fidélité et l'indépendance, dans sa vie comme dans sa mort, l'exercice de la liberté du chrétien.

² *ibid*, page 134

³ Auteur de *Jésus et l'Histoire* éd. DDB, Paris 1979

⁴ *L'Affaire Jésus*, page 140

⁵ *Reste avec nous*, première éd 1944, éd Utovie 1989, dernière page du récit

Le 28 septembre 2019, Catherine Axelrad avait terminé son propos en lisant ce texte qu'elle avait publié en 1995, trois ans après la disparition d'Henri Guillemin.

Henri Guillemin, autant qu'avant

Je ne suis pas allée

à votre enterrement Monsieur Guillemin

Peut-être qu'on ne va jamais à celui qu'il faudrait

(à celui d'Althusser qu'étais-je donc allée faire ? Mystère.

Ecouter Derrida, claquer des dents

- il faisait froid – accompagner des gens

qui pas plus que moi ne l'avaient lu,

compris, connu – en somme,

perdre mon temps).

Mais j'étais jeune alors il n'était pas encore

précieux ce temps qui achevait de vous user.

Cher Henri Guillemin, pardonnez-moi d'abord

de ne pas adopter pour vous parler ce soir

le tutoiement que vous m'aviez gentiment proposé

il y a maintenant vingt ans, un autre soir,

quand vous m'aviez écrit « Bien sûr, venez me voir »,

et qu'à la porte du grand homme – c'est vous – j'avais sonné,

après six heures de train, et d'autres encore passées

dans la ville à traîner pour ne pas arriver

en avance.

Je ne suis pas allée

à votre enterrement Monsieur Guillemin :

le travail les enfants les parents c'était loin.

Vous habitez en Suisse, où vous étiez resté

Après l'Occupation, quand vous étiez gaulliste.

Gaulliste vous ne l'êtes pas resté, ou guère, ou pas assez

- ce qui chez vous dénote

une très caractéristique absence de sens

pratique (d'ailleurs vous n'aviez pas le chauffage central,

et c'était Jacqueline qui conduisait la voiture).

Il faudrait tout citer, Le coup du deux décembre, Nationalistes

et Nationaux, ou Monsieur de Vigny, homme d'ordre

et poète, Napoléon tel quel, l'Affaire Jésus surtout ;

on verrait bien alors

que si vous refusiez aussi d'être de ceux

que l'on a surnommés les Chrétiens-Démocrates,

c'est parce que vous l'étiez, chrétien – et démocrate.

Je ne suis pas allée

à votre enterrement Monsieur Guillemin

vous m'avez dit parfois

sur mes petits romans des choses chaleureuses,

sincères, encourageantes ; et c'est pourquoi je crains

que ce qu'en ce moment je me permets d'écrire

ne vous paraisse laid, si vous le pouviez lire.

Mais si vous le pouviez, Monsieur, si vous étiez

*vivant autant qu'avant,
je n'aurais pas besoin, moi qui ne crois pas bien,
pour vous parler un peu d'ainsi mirlitonner.
Il suffirait de prendre un train à grande vitesse,
de marcher jusqu'au lac à travers les jardins ;
vous ouvririez, disant (comme il y a vingt ans)
« Mais elle est toute petite ! » Vous marcheriez
de long en large : « Comment !
Vous n'aimez pas Victor Hugo ? Relisez-le ! »
Dans un fauteuil râpeux vous tomberiez
d'indignation : « Ne venez pas me dire
qu'à ce pauvre Rousseau vous préférez Voltaire ?
C'est un salaud, voyons ! »
Et puis nous passerions à des questions
d'actualité. Vous lèveriez au ciel, ou peut-être au plafond
(c'est selon) vos longs bras, et ces mains sans lesquelles
vous n'auriez pu parler. Vous diriez :
« Ah, ce pape, il n'en fait jamais d'autres !
Connaissez-vous Gaillot ? » Et les yeux dans les yeux,
en chuchotant un peu vous me demanderiez :
« Petit, dites-moi tout. Pour qui donc avez-vous
voté ? »*

*Je ne suis pas allée
à votre enterrement Monsieur Guillemin.
Depuis trois ans déjà votre voix ne s'entend
que dans vos livres, et dans les documents*

*radiophoniques, qui crissent et que du reste
je n'écoute jamais.
Je n'y suis pas allée, mais j'ai relu
Victor Hugo, et j'ai gardé,
dans les dernières pages de votre dernier livre
(celui dont vous disiez : « Laissez, il est raté »)
la carte que m'avait envoyée Jacqueline,
le message accablé que trop souvent je tire
de l'enveloppe : « Henri
va nous manquer. »*

Catherine Axelrad

(première publication de ce texte: octobre 1995, NRF n° 512, p 113-115)